

Nathan DEVERS
PENSER CONTRE SOI-MEME
Albin Michel, Paris, 2024

Visiblement l'enfant Nathan Devers est un enfant surdoué, intelligent, passionné, et boulimique de travail. À 25 ans aujourd'hui, combien de vies déjà ?

On le suit avec plaisir dans Auteuil, son quartier d'enfance, « *secrètement juif* », dans sa découverte de la culture juive à travers des personnages hauts en couleurs... Son désir de devenir rabbin structure alors le sens de sa jeune existence. L'extrémisme de l'adolescence est bien là, avec son idéalisme sans limite. On partage son ambivalence quand il rejoint un lycée communautariste dans lequel règne la médiocrité d'un entre-soi imbu de sa supériorité et intolérant à la différence... Mais toujours le tient cette passion de la parole, écrite ou prononcée. Les bibliothèques sont infinies, et, ici, elles sont vivantes, incarnées par des maîtres dont l'exigence est immense, autant que l'humanité et l'originalité. Une galerie de personnages pittoresques que Nathan Devers nous rend sensibles avec un dynamisme contagieux.

Ce livre est un roman d'apprentissage.

Comment devient-on un homme ? Comment nos rencontres sont-elles des aventures qui nous construisent, des hasards inévitables et structurants, faisant apparaître rétrospectivement un parcours de vie sinueux et imprévu, à partir d'une naissance non choisie, comme une ligne droite déterminée depuis toujours ? Mais c'est aussi l'histoire d'une foi perdue, et la réflexion sur cet événement. Mais peut-on réellement perdre la foi ? Ne reparaît-elle pas subrepticement sous d'autres habits ? La religion en était l'objet premier, mais d'une manière telle que déjà la littérature s'insinuait. Et lorsque, à une occasion que je ne divulguerai pas ici, notre héros voit sa vocation de rabbin perdre sa voix, la philosophie alors prend le relais, et *le questionnement* devient sens de la vie là où la Religion ne pouvait être vécue que comme *réponse*, une réponse préétablie, connue d'avance, et devenant, à travers le travail d'exégèse, une fausse découverte, une fausse surprise, un déjà-là, qu'il s'agissait seulement de retrouver après s'être fait peur de ne pas arriver à le justifier...

De la foi à la philosophie en passant par la littérature...

Pourtant, le questionnement de Nathan Devers sur le *penser contre soi-même* (chapitres 4 et 5 de l'épilogue) tourne au devoir scolaire : nuances subtiles du *contre-soi-même* et du *par soi-même* (en oubliant un peu au passage qu'en pense surtout avec d'autres, grâce à d'autres), du *je*, du *moi*, du *soi*... le scepticisme devient la nouvelle certitude : « *ne pas se laisser rattraper par le désir de donner du sens à ce qui n'en a pas. Ne pas céder aux sirènes du confort d'espérer... ne pas faire parler un monde qui se tait.* » (p 309). *Ce suicide existentiel* est aussi un adieu aux personnages pittoresques, extravagants, surprenants rencontrés dans la vraie vie... on est à l'École normale Supérieure ! Ce sont sans doute les pages les moins chaleureuses du livre qui en a heureusement beaucoup.

Reste un vrai plaisir de lecture que de suivre pas à pas ce parcours personnel. Et s'il est pour moi évident qu'on ne pense pas seul, ne serait-ce que parce que la langue est espace commun, héritage et promesse d'avenir, ma recherche est davantage centrée sur un modèle d'appauvrissement plutôt que d'accumulation des savoirs. L'idéal serait de découvrir ce que chaque humain, supposé ne sachant ni lire ni écrire, dépourvu de toute bibliothèque, et en s'appuyant seulement sur ses expériences de vie, ce que cet humain donnerait comme sens à *sa* vie, comme sens à *la* vie. Les révélations religieuses laissent de côté l'au-delà des générations qui les ont précédées, privées de paradis. Injustice irréparable. Quel sens donner à sa vie s'il n'y a pas de garantie sur un après autre que celui de nos descendants ? Le scepticisme n'est alors que la possibilité d'une hésitation devant un embranchement sur un parcours d'affirmations inévitables, et non

une auberge où demeurer. Toute action n'est-elle pas définitivement inscrite dans l'histoire ?

Le rythme de sa prose

Une dernière remarque. Est-ce volontaire, ou bien cela lui échappe-t-il, ce rythme d'alexandrin qui structure si fréquemment son écriture ?

Ainsi, exemples entre mille

« *Son voyage est une paix / par-delà tout adieu.*

Les idoles brisées /s'incorporent à sa vie/ et flambent en son poème...

Un chaos qui prend forme/et se compare aux astres.

Le désir d'un envol...habitant un passé/ qu'elles ont laissé en germe.

Comme un roman tronqué, / comme une ruine en fleur, / comme l'idée d'une image / et le reflet d'une ombre,/ c'est l'illusion brûlée / au début du chemin./ J'ai aimé m'incendier / dans les cendres du ciel./

Je remercie l'idole / autant que le marteau, / les chimères et l'abîme, / le vertige et les mythes...

Ce matin l'être est beau, / il scintille autrement.

Et j'ai le sentiment / d'émerger avec lui... etc.

Un petit échantillon, juste page 326... mais j'aurais pu en souligner bien d'autres...

Sa prochaine publication ne devrait-elle pas être une tragédie en cinq actes et en vers de douze pieds ?